

ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut ensanglantée. Dans ces convulsions du corps politique, les ressorts qui contenaient une milice de douze cent mille hommes se relâchèrent. Rien ne fut plus réglé par la loi, et tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promettait aucun remède à tant de maux. Les Ottomans portèrent de leur sauvage patrie à Constantinople l'usage du lacet, pour débarrasser la maison impériale des membres qui pourraient la surcharger. En Perse on se contenta de leur crever les yeux, afin de les mettre hors d'état de causer des troubles. Pendant plusieurs siècles les monarques mogols se bornèrent à abrutir ceux qui avaient le malheur d'être de leur sang par des doses étonnantes d'opium qu'on les forçait de prendre. Le sort de ces malheureux a été encore adouci depuis; ils ne sont plus qu'enfermés dans la forteresse de la capitale, mais avec une pension si modique, qu'elle suffirait à peine aux premiers besoins d'un homme du commun; mais avec une pension si incertaine, qu'elle est rarement payée à son échéance.

Sans subir ces traitemens honteux, les fils du despote régnant n'étaient guère plus propres au gouvernement. Abandonnés aux femmes jusqu'à l'âge de sept ans, imbus pendant leur adolescence de quelques préceptes religieux, ils allaient en-

suite consommer dans la molle oisiveté d'un sérail ces années de jeunesse et d'activité qui doivent former l'homme et l'instruire dans la science de la vie. On les amollissait pour n'avoir pas à les craindre. Les conspirations des enfans contre leurs pères étaient fréquentes. Une politique soupçonneuse affaiblissait le caractère de ces jeunes gens afin qu'ils ne fussent pas capables d'un crime. De là cette pensée atroce d'un poète oriental, que *les pères, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avaient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avaient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entre eux qui parvenaient à quelque place importante ou à de grandes richesses changeaient de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuses ils n'occupaient que des maisons bâties d'argile et de terre, mais dont l'intérieur respirait toute la mollesse asiatique, tout le faste des cours les plus corrompues. Partout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendans, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums et des femmes et tous les plaisirs et tout leur être.

Cette mollesse avait fait passer toute l'autorité dans les mains de deux scélérats qui, dans le court période de vingt ans, déposèrent cinq em-

pereurs et en firent quatre. Fatigué de leur tyrannie, Mohamed, petit-fils d'Aurengzeb, se jeta dans les bras de Nizam-Oul-Moulouk, le plus grand capitaine de l'Indostan, et peut-être alors le plus vertueux. Le nouveau visir ne tarda pas à sacrifier au ressentiment de la nation les auteurs principaux des calamités publiques; il ne tarda pas à réunir au corps de l'état les membres qui avaient profité des troubles pour s'en séparer. Le trône recouvrait peu à peu son ancien éclat, sans que celui qui en conduisait si bien les affaires en fût mieux affermi dans sa place. Un ministre austère, qui se croyait encore plus l'homme des peuples que celui du prince, déplut généralement aux ambitieux, aux courtisans, au sérail, surtout aux eunuques, qui avaient à Delhy la même influence qu'ils ont obtenue dans tous les gouvernemens despotiques de l'Asie. Il se forma une infinité de cabales contre lui. L'empereur était trop indolent, trop voluptueux pour résister longtemps aux sollicitations de tout ce qui l'entourait. Le sage Nizam le comprit; et, pour prévenir une disgrâce éclatante, il se retira dans sa vice-royauté du Décan.

Sa retraite encouragea les Patanes et les Marattes, ennemis implacables du nom mogol, à ravager les provinces, à pousser leurs pillages jusqu'aux portes de la capitale. Nizam, rappelé pour les combattre, les fit bientôt rentrer dans leurs montagnes. De nouvelles intrigues le for-

cèrent encore de s'éloigner pour venir chasser une seconde fois ces barbares. Ces derniers services furent payés comme l'avaient été les premiers. Aigri par tant d'ingratitude et par tant d'outrages, son ressentiment lui fit penser qu'il n'y avait que de grands malheurs ou même une révolution qui pussent prévenir la destruction entière de la machine politique. Dans cette persuasion il se liguait, dit-on, en 1738, avec d'autres grands pour attirer dans l'Indostan Nadir-Chah, plus connu parmi nous sous le nom de *Thamas-Koulikan*.

Les innombrables milices de l'Inde se dispersèrent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avaient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Nadir-Chah entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de Mohamed, permit à cet imbécille monarque de vivre et de régner, réunit à la Perse les provinces qui étaient à sa bienséance, et se retira chargé d'un butin immense et des dépouilles de l'Indostan.

Méprisé par son vainqueur, Mohamed ne fut rien à ses propres yeux. Une profonde mélancolie s'empara de lui. On ne le vit pas s'élever un moment au-dessus de ses infortunes. Privé de ses trésors, il crut avoir tout perdu. Dans son désespoir il répétait souvent que le nom de roi ne lui convenait point. Plein de cette idée de dégradation, les soins du gouvernement lui devinrent in-

supportables, et, durant les dix années qu'il survécut à son humiliation, il abandonna comme au hasard les rênes de l'empire.

Cette honteuse pusillanimité acheva la ruine d'un état naguère si formidable. Abdalla, l'un des généraux qui avaient accompagné Nadir-Chah, s'empara, à la mort de ce conquérant, des provinces arrachées à Mohamed en 1739. Bientôt il aspira à la possession de l'Indostan entier. Tout ce qui restait de forces fut employé à le repousser. Mais, tandis qu'elles luttaient avec plus ou moins de désavantage dans le nord, le *milti* secouait le joug. Tout individu qui s'y trouva assez de fortune pour soudoyer des troupes voulut être souverain. Les moins forts, les moins audacieux eurent recours à la corruption pour faire reconnaître leur indépendance. Les dignités étaient à l'enchère. La péninsule devint un marché où l'argent décidait de tout. Ce que le soubab avait acheté des visirs, il le revendait au nabab, et celui-ci au raja. D'autres plus puissans ou plus hardis ne voulurent tenir leur élévation que de leur épée. La seule formalité qu'ils observaient, c'était de contrefaire le seing de l'empereur dans un *firman*, ou brevet d'investiture. L'usurpateur se le faisait apporter et le recevait à genoux. Cette comédie était nécessaire pour en imposer au peuple, qui respectait encore assez la famille de Tamerlan pour vouloir que toute autorité parût au moins émaner d'elle.

Les scènes les plus horribles se passèrent sur ce théâtre d'anarchie; les crimes se commettaient avec d'autant plus d'audace, que ceux qui se les permettaient étaient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, et n'employaient que des agens obscurs, qu'ils désavouaient lorsque leurs intérêts le demandaient. Le poison et l'assassinat devinrent des forfaits communs, qu'on ensevelissait dans l'ombre de palais impénétrables, remplis de satellites prêts à tout oser au moindre signal de leur barbare maître.

Les troupes des états voisins, appelées par les différens partis, mirent le comble aux désastres de cette trop infortunée région. Elles en emportaient les richesses ou forçaient les peuples à les enfouir. Ainsi disparurent très-rapidement les trésors amassés pendant tant de siècles. Le découragement devint général; la terre ne fut plus cultivée, et les manufactures languirent. Les peuples ne voulaient plus travailler pour des déprédateurs étrangers ou pour des oppresseurs domestiques.

Tel était l'état des choses lorsqu'au commencement de 1749 Mohamed termina sa déplorable carrière. Sa mort fut suivie de celle de Nizam-Oul-Moulouk, qui même, après avoir rompu les liens qui l'attachaient à l'empire, avait réussi à retenir dans la soumission, depuis le cap Comorin jusqu'au Gange; les nababs et les rajass qui lui étaient subordonnés en sa qualité

de soubab du Décan. Mais l'homme qui avait opéré cette espèce de prodige n'était plus, et les troubles qui avaient bouleversé le reste de l'Indostan s'avançaient très-rapidement vers le Coromandel, où étaient les principaux établissemens des nations européennes.

Jusqu'alors les facteurs de ces peuples commerçans avaient eu la plus haute idée de la puissance qui dominait dans ces contrées. On respectait ses moindres agens, on se prosternait devant eux, on achetait leur faveur, on approuvait leurs caprices, on supportait leurs vexations, on souffrait leurs insultes; la plus fière de ces nations se serait crue perdue, si elle s'était permis la moindre résistance. Le chef des Français fut le premier qui jugea que le temps de tant d'humiliations était passé.

xxii.
Moyens
employés par
les Français
pour se pro-
curer de
grandes pos-
sessions dans
l'Inde.

Depuis long-temps Dupleix étudiait tout ce qui regardait l'Indostan. Il avait acquis sur cet empire des lumières qui auraient pu étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connaissances, profondément combinées, l'avaient convaincu qu'il pourrait un jour devenir l'arbitre des destinées d'une des plus opulentes régions du globe. Rien ne l'effrayait dans le grand rôle qu'il se disposait à jouer à six mille lieues de sa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers; il n'était frappé que de l'avantage d'étendre la gloire et la fortune de la France en lui procurant une domination nouvelle au milieu de l'Asie, et

en lui envoyant de riches cargaisons que paieraient les revenus des pays conquis. Le développement de ce système, bien ou mal conçu, ne tarda pas à éclore.

Nazerzingue, le second fils de Nizam-Oul-Moulouk, n'eut pas plus tôt vu son père dans la tombe, qu'il s'empara de ses trésors, se fit proclamer soubab du Décan, et confirma Anaverdikan dans la nababie d'Arcate, sur laquelle se trouvaient Madras et Pondichéry. Cet ordre de choses, auquel Dupleix n'avait point eu de part, et qui ne lui laissait espérer aucune influence, contrariait trop son ambition pour qu'il n'employât pas toute sa politique à le changer. Il persuada à Mousaferlingue, qui gouvernait Adoui, et qui était petit-fils d'Oul-Moulouk, de disputer la dépouille de son aïeul à son oncle, et lui donna pour conseil, pour général, pour appui, Chandasaëb, qu'il venait de tirer des mains des Marattes, dont il était prisonnier, et qui avait de la tête, du cœur, des connexions puissantes. Ces deux alliés, soutenus d'un corps de troupes françaises, attaquèrent près d'Ambour Anaverdikan, qui perdit la bataille avec la vie. Sur le théâtre même où l'on venait de combattre, son titre fut conféré à Chandasaëb, tandis qu'un de ses enfans, Mahomet-Aly, le recevait à Trichenapaly, où il s'était réfugié.

Nazerzingue ne fut pas plus tôt instruit de ce qui venait de se passer, qu'il accourut avec une très-nombreuse armée. Comme on était hors d'é-